

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTRÉAL

ABONNEMENT

UN AN -- \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion -- 10 cents

Autre " -- 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

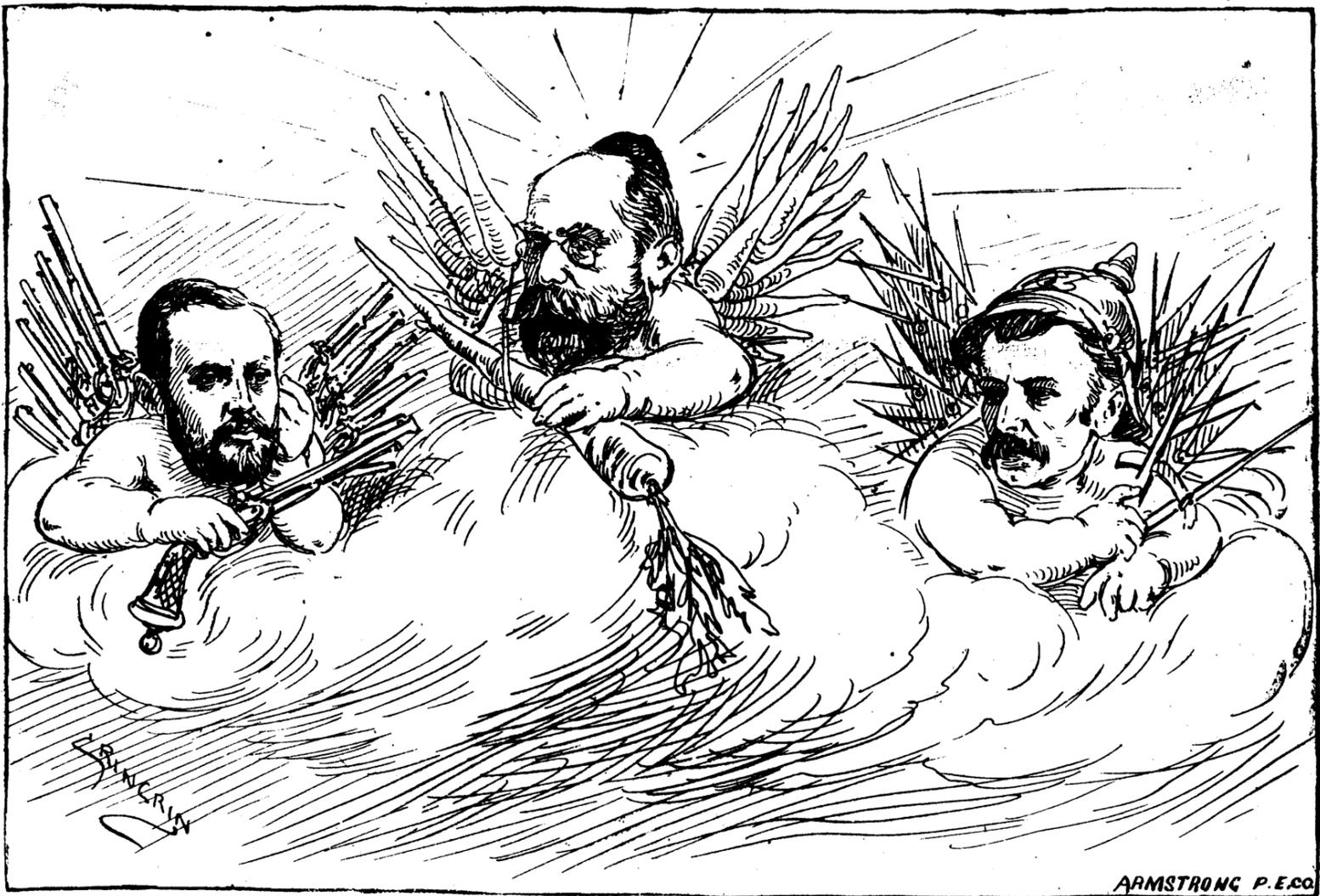
LE NUMERO

UN CENTIM

IVOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 23 JUILLET 1887

No 44



LES TROIS ANGES CONDUCTEURS DU PARTI NATIONAL

LE G. V. TRUDEL, BEAUGRAND ET LE PETIT VICAIRE PISTOLET TARDIVEL

Le décapité parlant

Le tour du décapité parlant que l'on voit souvent reproduit dans les théâtres et baraques de foire a obtenu, à l'époque où il fut imaginé, un vif succès de curiosité. Il est très simple, très facile à réaliser et bien que l'on connaisse aujourd'hui le *truc*, l'effet produit est toujours saisissant.

Dans une pièce basse, souvent d'apparence voûtée, à demi éclairée, est une table à trois pieds. Sur cette table un plateau au milieu duquel est une tête humaine. Il semble que cette tête vient d'être détachée d'un tronc et cependant elle est vivante, elle remue les yeux, elle parle. Sous la table, nulle trace de corps, mais de la paille et entre les pieds à jour, on aperçoit le mur du fond de la salle.

On comprend qu'il y a là un effet d'illu-

sion, une expérience d'optique, que ce spectacle si terrifiant est une expérience de fantasmagorie.

Cette illusion est produite par le moyen de glaces polies et étamées qui joignent entr'eux les pieds de la table et qui, perpendiculaires au sol, présentent, par rapport aux plans des deux murs de gauche et de droite, une inclination de quarante cinq degrés. Ces glaces réfléchissent la paille répandue sur le sol, de telle manière que l'image qui se forme dans ces glaces se continue sous la table et de manière à s'y méprendre le sol qui ne paraît coupé par aucun obstacle. En outre, les murs de gauche et de droite se réfléchissent également dans ces glaces et comme ils sont à une distance de la table égale précisément à celle qui sépare celle-ci de l'autre mur du fond, leurs images se confondent avec ce que l'on voit de ce dernier mur.

Pour le spectateur, l'effet se produit de la manière suivante. La table paraît à jour, sous les pieds il y a de la paille et dans l'intervalle séparant ces pieds, il voit le mur du fond ; réellement, ce mur n'est autre chose que l'image des deux murs de droite et de gauche et la paille que l'on voit sous la table est l'image de celle qui entoure cette table.

L'homme, qui doit jouer le rôle de décapité, se place assis sous la table. Celle-ci porte une ouverture et un plateau dans lesquels passe la tête. Le corps se trouve caché par les glaces réfléchissantes et le spectateur voit donc seulement la tête et les images réfléchies dans les glaces. Ajoutons que le spectateur ne peut s'approcher de plus de deux mètres du décapité, qu'il en est séparé par une grille qui le maintient à distance. En outre, des draperies encadrent le décor et complètent l'illusion.

Le décapité parlant, a longtemps exercé la sagacité, comme il a surexcité la curiosité des spectateurs. Un jour, à Paris, un visiteur se doutant du tour, eut l'idée de lancer une pierre contre les pieds de la table qui sortaient la tête. Cette pierre frappa l'une des glaces, la brisa et découvrit le secret. Mais il faut dire aussi que le trop ingénieux curieux se vit appliquer l'adage : qui casse les verres les paie et que sa découverte lui coûta un assez gros denier. Un autre eut une idée plus ingénieuse et plus économique. C'était en province. Le décapité racontait d'une voix larmoyante sa lamentable histoire : il se disait victime d'une erreur judiciaire, lorsque tout à coup un plaisant cria : au feu ! Les spectateurs s'inquiètent, mais, plus qu'eux encore, la tête s'agite, se dresse et, pris de peur, on voit un grand corps qui renverse tout et s'enfuit à toutes jambes.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, **invariablement** payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,

45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, REDACTEUR.

MONTREAL, 23 JUILLET 1887.



LE PETIT BAPTISTE ET SON PAPA.

Baptiste—Dis donc, poupa, il va y avoir une élection dans Laprairie. Parle-moi donc de ce monsieur Goyette qui veut être membre à la place de monsieur Charlebois.

Ladèbauche—Je vais te dire, mon garçon, ce qu'il est ce monsieur Goyette, afin que tu sois posté sur la question et que tu puisses en parler avec connaissance de cause à tes amis.

D'abord je te dirai qu'il s'appelle Odilon de son baptême de nom. Il aura quarante-six ans à la prochaine récolte de cornichons.

C'est un habitant par occupation, mais un de ces habitants qui font les "blood," un homme n'ayant pas beaucoup d'instruction, mais qui veut toujours en montrer à son curé.

Baptiste—C'y t'y un mauvais catholique, poupa ?

Ladèbauche—Je ne te dis pas ça, mon garçon, seulement c'est un catholique à la manière des rouges, ce qui ne vaut guère mieux qu'un mauvais catholique. Je t'ai déjà dit ce que c'était un vrai rouge de l'école de Papineau et de Dessaulles, un homme qui voudrait voir des écoles mixtes, un homme qui prêche pour l'abolition de la dime et l'anéantissement de notre race. Pour piquer au plus court je te dirai que Goyette est un rouge pur sang. Il a été jusqu'à donner une volée à son curé, l'hiver dernier, en plein dans son presbytère.

Baptiste—Mais, poupa, c'est pas possible ! Jamais je crérai ça ! Un habitant frapper son curé !

Ladèbauche—Rien de plus vrai, mon garçon. Si tu veux fermer ta petite gueule une minute, je vas te raconter ça. Ecoute ben. Odilon Goyette avait un frère qui s'appelait Zotique. Zotique avait demandé au curé, M. Bédard, s'il avait raison de poursuivre une certaine personne. Le curé, après avoir entendu ses explications a dit que oui. Zotique s'engage ensuite dans un gros procès et puis il le perd. Les frais ont été tellement considérables qu'il lui a fallu vendre sa terre pour les payer. Le pauvre homme s'est trouvé ruiné et il est revenu contre le curé pour l'obliger de payer le coût du procès. Le curé a refusé disant qu'il n'avait pas affaire à ça. Zotique Goyette a alors intenté une poursuite contre le curé, mais il a perdu en cour. Ce procès lui a enlevé le peu qu'il avait et le chagrin que ça lui a causé l'a fait mourir. Sa veuve se trouvant sans le sou a dû vivre aux crochets d'Odilon.

Odilon, lui, croyait que le curé finirait

il conseilla à sa belle-sœur d'aller trouver le révérend M. Bédard.

Celle-ci en effet alla voir le curé à son presbytère et lui demanda pour l'amour du bon Dieu de lui donner au moins \$25. Le curé lui répondit que tout ce qu'il pouvait faire pour elle était de lui donner \$15. La veuve ne voulait pas accepter cette somme et fit une scène au curé. M. Bédard lui ordonna de sortir du presbytère, mais elle voulut pas du tout. Finalement il fut obligé de la mettre à la porte. Odilon Goyette arrive ensuite à la résidence du curé et là il fait le diable à quatre. Le curé veut le faire sortir, pas d'affaire. La chicane s'envenime et Goyette finit par donner au curé un coup qui le renverse sur le plancher.

Baptiste—Jamais je crérai ça, poupa, y a pas d'habitant assez possédé pour faire un coup comme ça.

Ladèbauche—C'est commé je te le dis. Bien pire que ça, lorsque le curé fut à terre, Goyette s'est mis après à coups de pieds et puis bûche, bûche et puis bûche ! Les cris du curé attirèrent les domestiques.

Baptiste—Ça devait être affreux, et pi après ça, poupa ?

Ladèbauche—Après ça, le curé se releva et entra dans sa chambre pour en ressortir une minute après. Goyette croyant que son curé venait de s'armer pour le punir de l'assaut sacrilège qu'il avait commis, s'est sauvé du presbytère nu-tête. Et finalement il s'est rendu chez lui sans casque par un gros froid d'hiver. Son casque est resté au presbytère.

Baptiste—C'est ben affreux, poupa. L'idée d'un catholique de donner la volée à un curé.

Ladèbauche—C'est comme je te le disais tout à l'heure, mon garçon. Il y a catholique et catholique. Lorsqu'on est catholique rouge ce n'est pas de la croix de Saint Louis.

Baptiste—Et pi, poupa, dis moi qui se présente contre ce Goyette.

Ladèbauche—C'est le docteur Brisson, de Laprairie, un homme marié, bien respectable. S'il est élu, ça fera un excellent député, c'est un homme actif et dévoué à son pays. Goyette pour une autre raison ne doit pas avoir l'ombre d'une chance d'être élu.

Baptiste—Pour quelle raison, poupa ?

Ladèbauche—Pour quelle raison ? pour une raison bien simple. C'est un vieux garçon. Un vieux garçon de quarante cinq ans.

Baptiste—Mais un vieux garçon ne peut-il pas faire un bon membre ?

Ladèbauche—Non, mon fils, les bons citoyens ne peuvent jamais accorder leur confiance à un vieux garçon. L'homme qui ne se marie pas est une plaie, une lèpre pour la société. C'est un égoïste qui n'écoute que la voix de l'intérêt le plus mesquin. C'est un lâche qui recule devant les devoirs que lui imposent la religion et la société. Le vieux garçon n'a pas sa raison d'être dans le monde. Dans une paroisse le vieux garçon est toujours regardé comme une brebis galeuse. C'est de la vraie poëson. C'est un loup dans la bergerie. Nos curés, tous sans exception, obéissant aux instructions de l'Eglise sont obligés de dénoncer les vieux garçons comme des êtres dangereux.

Tu dois savoir, mon fils, que les gens qui ne se marient pas sont honnis et conspués par toutes les familles respectables. As-tu jamais vu un vieux garçon respecté dans une paroisse ? As-tu jamais vu un homme vertueux permettre à un vieux garçon de fréquenter sa famille ? Non, jamais. Le vieux garçon ne cherche qu'à enjôler les femmes et les filles de sa paroisse. Tout le monde sait ça et nos curés ont raison de prêcher contre eux, car ils sont toujours dangereux pour les créatures. Pour ma part jamais je ne consentirais à confier des intérêts sérieux à un vieux garçon, car chez lui le sens moral est trop affaibli pour qu'il puisse faire un bon citoyen et encore moins un bon représentant en chambre. J'en sais quelque chose, mon fils, parce que moi-même, je puis en parler avec connaissance de cause. Moi-

Baptiste—C'est-y possible, poupa, tu serais vieux garçon ?

Ladèbauche—Où, mon fils, je suis garçon, mais j'ai des dispenses. Je passe presque toute ma vie en chantier et le reste à voyager, de sorte que je ne puis avoir un chez moi. Tu vois que mon cas est très-excusable. Quant aux autres il n'y a pas de miséricorde.

Baptiste—Comme ça, mesieu Goyette a pas de chance d'être élu.

Ladèbauche—Certainement non. Que veux-tu, mon fils, après ce que j'ai dit, les habitants comprennent comme moi qu'un vieux garçon n'est qu'un rien qui vaille. Envoie donc un habitant vieux garçon à Québec au milieu des séductions d'une grande ville ! Comment pourra-t-il résister aux tentations ? Les bons catholiques, vois-tu, n'enverront jamais un vieux garçon en chambre parce que ça n'est pas respectable.

Baptiste—Mais, poupa, mesieu Goyette doit être respectable et respecté. On m'a dit qu'il était le maire de St-Constant. Les commandements de Dieu ne disent-ils pas

Père et maire tu honoreras
Afin de vivre longuement.

Ladèbauche—Ça, c'est vrai. Mais Goyette n'est que maire et il n'est pas encore père. Lorsqu'il le sera, alors on pourra l'élire pour la chambre. S'il veut être le député de Laprairie, il faut qu'il se marisse. Dans tous les cas, tu en jugeras par le résultat de l'élection qui aura lieu la semaine prochaine.

Baptiste—Changement de propos, poupa, parle moi donc un peu c'est y vrai que Charles Thibault est aussi castor que le Grand Vicaire Trudel ?

Ladèbauche—Malheureusement oui. Il s'en défend quand il est avec les conservateurs, parce qu'il a peur de perdre sa place.

Baptiste—Comment ça, poupa ?

Ladèbauche—C'est bien simple. Il a été nommé par Sir John à une place qui le paie gros et qui lui permet de se promener toute l'année aux frais du gouvernement. Il en profite depuis deux ans pour aller de presbytère en presbytère parmi les paroisses canadiennes des Etats-Unis et pour y représenter Sir John aux curés comme un vieux scélérat, francophobe, orangiste, un vieux démon, quoi.

Baptiste—Mais, poupa, pourquoi qu'il a demandé sa place à Sir John, s'il en parle comme ça ?

Ladèbauche—Il est dans le même sac que le grand vicaire pour ce qui est de ça. Le grand vicaire a été nommé par Sir John et il mord la main qui l'a protégé, le seigneur qui l'a réchauffé. C'est la mode dans la famille des serpeingues.

Baptiste—Oui, mais, poupa, mais quoi se qu'y gagne à ça, Thibault ?

Ladèbauche—Il gagne des carottes pour l'Etendard. Quand il a fait une tournée, le G. V. passe derrière lui et fait sa récolte. C'est comme un agent d'annonces. Chacun des articles écrits par Frontenac sur les Canayens de la State a valu une grosse carotte au G. V.

Frontenac leur prêche que souscrire à l'Etendard est aussi méritoire que souscrire à la Propagation de la Foi. Et comme l'Etendard fait la guerre de corsaire au gouvernement, Thibault se défend d'être avec ces gens-là.

Baptiste—Epi le gouvernement le laisse faire ?

Ladèbauche—Je crois qu'il commence à se fâcher et que Thibault a des chances de sauter si la commission arbitrale saute.

Baptiste—Quoi qu'y fera ensuite ?

Ladèbauche—Il ira cultiver des carottes vraies pour son compte dans les townships où il sera rejoint plus tard par Nazaire. Ils se consoleront ensemble.

Baptiste—Dis-moi donc, poupa...

Ladèbauche—Tais-toi, tu me fais trop de questions. Ça sera pour une autre fois.

L'huile d'Argent guérit les Rhumatismes. Pas de guérison, on remet l'argent.

COUPS D'ARCHET

Le discours le plus éloquent d'une femme est "Je t'aime." Celui d'un homme est : Venez prendre quelque chose !

**

Les anciens Romains permettaient au mari de tuer sa femme s'il la trouvait en état d'ivresse. Aujourd'hui l'homme s'enivre et se tue lui-même.

**

Les quatre éléments du succès : Mesdames, il vous faut des diamants de la plus belle eau ; c'est grâce à leurs feux que sur terre vous aurez un grand air.

**

Deux amis se rencontrent après une longue séparation. Ils causent de leurs anciens amis.

—Tu sais, dit l'un, que ce malheureux Trudel est devenu radical.

—Radical, non, répondit l'autre, c'est un simple radis rouge de la tête aux pieds.

**

On dit que Katkoff, le rédacteur de la Gazette de Moscou et le vétérinaire des journalistes est mourant. Il est bien rare de voir des vétérinaires dans le journalisme russe. Si l'écrivain n'est pas exilé en Sibérie pour avoir mérité du Czar, il est continuellement exposé à être assassiné pour avoir fait son éloge.

**

Dans un caboulot français. Deux buveurs se querellent au sujet de la politique du cabinet Mercier. Finalement l'un dit à l'autre :

—Vous avez menti. Vous n'êtes qu'une canaille et un voyou de la pire espèce. Maintenant, monsieur, si vous êtes un gentilhomme et un homme d'honneur, vous savez ce que vous avez à faire. Voici ma carte.

**

Une vieille dame fait une mécuriale à un monsieur qui s'est avisé de dire devant elle que l'homme était supérieur à la femme.

—Que dites-vous là, dit la dame piquée. Dans les grandes tribulations il y a toujours plus de fermeté et de courage chez la femme que chez l'homme. Dites-moi, avez-vous jamais vu une femme perdre la tête en présence d'un danger ?

—Eh bien, oui. Songez au cas de Marie Antoinette.

**

LUI.—Ma chère petite femme, je vais te faire cadeau d'une douzaine de cuillers pour l'anniversaire de ta naissance. Comment les préférerais-tu, en argent ou en or ?

ELLE garde le silence.

LUI.—Eh bien, lesquelles préfères-tu ?

Nouveau silence.

LUI.—Pourquoi ne parles-tu pas ? je te demande si tu veux des cuillers en or ou en argent.

ELLE.—Espèce de fou, ne sais-tu pas que la parole est d'argent et que le silence est d'or ?

**

—Je récusé ce juré, dit un voleur qui subissait son procès devant la Cour du Banc de la Reine. Je le récusé péremptoirement.

—Vous devez en donner la raison, fit le juge.

—Eh bien, c'est parce que c'est chez moi que ce juré a fait la connaissance de son épouse actuelle. Renvoyez ce juré pour l'amour du bon Dieu, car il me trouvera coupable sans quitter son siège.

Le juge trouva la raison, suffisante.

**

Un individu richement habillé entre dans le bureau privé du propriétaire d'un grand journal.

—Je voudrais, dit-il, publier une colonne d'annonce à l'année pour un whisky d'une nouvelle marque.

—C'est très bien, monsieur, je serai à vos ordres dans la minute.

Alors il s'approcha d'un tube acoustique et cria au prote.

—Distribuez immédiatement l'éditorial intitulé : Trop d'auberges. La perte de la jeunesse.

**

Ce sont les officiers de douane de Montréal qui en font un nez depuis quelque temps. En voyant le Vrai Brazeau vendre ses cigares importés à des prix désastreusement bas, ils s'imaginèrent que notre marchand fraudait le gouvernement. Le moyen de penser autrement lorsqu'on lui voit vendre aujourd'hui des cigares pour 1 cent lorsqu'ils valent 5 ; 2 pour 3 cts lorsque c'est la moitié du prix ailleurs. Ils ont visité l'établissement du Vrai Brazeau au No. 47 rue St-Laurent, mais ils ont trouvé tout correct. C'est alors qu'ils sont devenus



Les femmes portant culotte

Voici quelques renseignements donnés par la préfecture de police sur les femmes autorisées à porter l'absurde costume masculin :

Il y a quelques années, une dame américaine avait sollicité une autorisation pour monter à cheval. Une habitude d'enfance, paraît-il. Elle ne pouvait pas trotter assise, mais elle allait très bien à califourchon. L'autorisation lui a été accordée, mais elle ne l'a pas fait renouveler.

Par contre, il y a une autre femme qui travaille dans la maçonnerie. Pour gâcher le plâtre, pour monter les pierres, les jupes étaient trop incommodes (sans compter que ses compagnons ne lui auraient pas marchandé les plaisanteries) ; elle a préféré le pantalon de toile et la bourgeoise.

Une femme-peintre, comme la précédente, trouve plus commode de se "masculiner" pour monter à l'échelle quand elle travaille à de grandes toiles.

On voit que le nombre des femmes autorisées est minime. Mais il est un certain nombre qui portent culotte sans autorisation.

Mais ce ne sont là que des exceptions. Il faut espérer pour l'art de la Femme que ces excentriques ne feront pas école.

A propos de l'insomnie

Le bruit est-il une cause d'insomnie ? C'est ce que discute un auteur américain qui arrive à une conclusion assez originale pour qu'on la signale.

Non, dit-il, le bruit n'est pas une cause d'insomnie ; n'a-t-on pas vu les habitants d'une ville assiégée dormir parfaitement sous le bombardement, pour se réveiller brusquement dès que le feu venait à cesser ? ne sait-on pas que les meuniers dorment dans leur moulin et se réveillent s'ils s'arrête ? les voyageurs de chemin de fer dorment-ils pas en chemin de fer, malgré le grondement du train en marche, pour s'éveiller aux stations ? enfin, le meilleur sommeil des enfants ne leur est-il pas obtenu par des chants, des bruits divers ? La véritable cause de l'interruption du sommeil, c'est le changement ; la cessation du bruit éveille aussi bien que la cessation du silence ; un réveil le matin interrompt le silence ; la machine qui stoppe interrompt le bruit.

Ces principes étant posés, leur application s'impose, surtout aux personnes nerveuses qui ont le sommeil très léger. Rien n'est plus fragile que le silence ; à chaque instant il peut être interrompu ; il faut donc le remplacer, pendant le sommeil, par un bruit continu produit par un appareil spécial, assez puissant pour dominer les bruits extérieurs et fortuits.

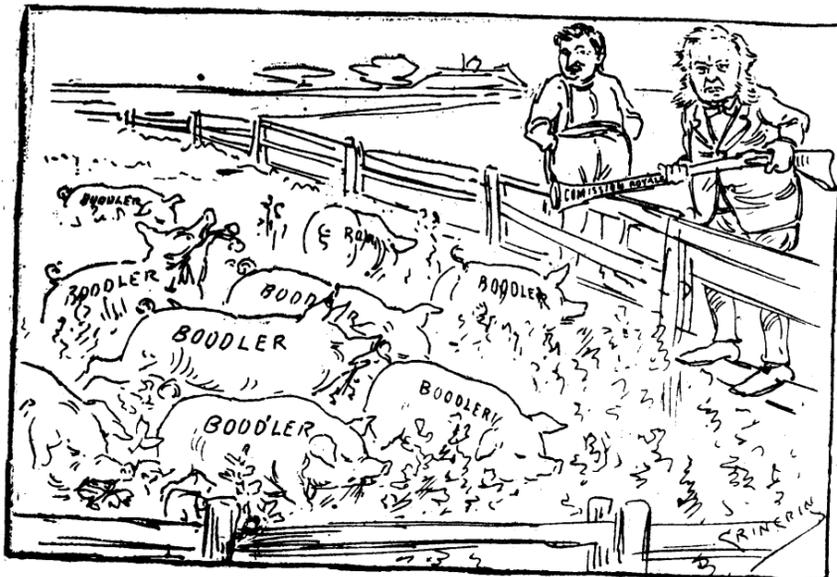
L'auteur ne va pas jusqu'à conseiller de placer un tambour dans sa chambre à coucher, mais il pense qu'on peut concevoir un mécanisme donnant un ronflement continu, et qui, placé près du lit, sur l'oreiller au besoin, noiera dans ses ondes sonores tous les autres bruits. En déterminant son arrêt à une heure fixée d'avance, il jouera le rôle de réveil le matin.

Le piano

Voici une esquisse rapide sur cet instrument de torture ou de jouissance, — c'est une affaire de goût.

Le premier de ces instruments fut le monocorde, qui a donné naissance au clavier. Puis, successivement, on inventa le "claqué-bois", le "manichordion", la "harpe à clavier", "l'épinette à saute-reux", "l'épinette à marteaux de bois", le "clavecin à âme", e "clavecin vertical" ; enfin, on arriva au "clavecin à marteaux" qui n'est autre que le "fortepiano."

Quant à l'histoire du piano, elle ne date que de Silbermann, le premier fabricant qui donna au piano la forme de ce que l'on ap-



LES COCHONS DANS LES PATAQUES

LE MAIRE ABBOTT—Mercier, je vous ai déjà averti. Vos cochons sont encore dans mes patates. Attention, je vais tirer dessus.

MERCIER (triant)—Vous n'êtes pas dangereux avec votre fusil. Je lui ai arrangé la plaque de manière à ce qu'il ne puisse pas partir.

piano carré fut fabriqué plus tard par un nommé Frédéric. A cette époque, le piano coûtait 450 francs. Et, chose curieuse, cet instrument de torture qui devait faire notre admiration et notre consolation fut accueilli avec dédain et même animosité. Il ne parvint qu'après de longues résistances à s'implanter dans les salons où il trône maintenant.

C'est Sébastien Erard, le fondateur de la maison Erard, qui, vers 1700, construisait le premier piano français ; auparavant, on les faisait venir d'Allemagne ou d'Angleterre.

Les fabricants se succédèrent bientôt grâce au succès du nouvel instrument, et des modifications furent apportées peu à peu dans cette fabrication. En 1847, M. Debain construisit le piano-concert, vendu 25,000 francs, et qui contenait à la fois un piano à queue, un harmonicoorde, un harmonium et un orgue.

Nouveau procédé pour la découverte des voleurs

Ce procédé est fourni par l'Hygiéniste : ...Les émotions violentes ont une influence constatée sur la production de la salive, ce précieux agent de la digestion. Dans la colère, l'inquiétude, la crainte, etc., il se fait en nous un brusque rappel de la muco-sité vers quelque centre inconnu.

Je tiens de source certaine que la plupart des criminels que l'on arrête demeurent entre une ou quatre semaines avant de retrouver la faculté de saliver, que les assassins sont ceux qui la recouvrent le plus tard, et que jamais on ne voit un condamné cracher depuis le moment où le bourreau lui a fait sa toilette.

Cela posé, ô mère de famille, qui vous trouvez parfois dans la nécessité de remplir les pénibles fonctions de juge d'instruction, voici un moyen de découvrir et de confondre le petit coupable qui se cache. Je passe la plume à Balzac :

" Sur une frégate, en pleine mer, il y eut un vol commis. Le coupable était nécessairement à bord, mais malgré les plus sévères perquisitions, on ne parvint pas à découvrir l'auteur du larcin.

" Quand le capitaine eut désespéré de faire justice, le contre-maître dit au commandant : " Demain, je trouverai le voleur." — Grand étonnement. Le lendemain, le contre-maître fait réunir l'équipage sur le gaillard en annonçant qu'il va rechercher le coupable. Il ordonne à chaque homme de tendre la main et lui distribue une petite quantité de farine. Il passe la revue en commandant à chaque homme de lui fabriquer une boulette avec la farine en y mêlant un peu de salive. Il y eut un homme qui ne put faire sa boulette, faute de salive. " Voilà le voleur," dit le contre-maître. Le contre-maître ne s'était pas trompé.

Les erreurs d'un chirurgien

Un jour, un grand chirurgien faisait sa consultation à l'hôpital. Deux malades venaient d'être opérés.

—Faites entrer le No 3. Le No 3 entre et montre son œil droit. L'illustre praticien l'examine attentivement.

—Messieurs, dit-il à ses élèves, voici un cas des plus curieux. Cet œil, bien que paraissant un peu plus faible que l'autre, est parfaitement sain d'aspect. Tout autre, après cet examen léger, ordonnerait un petit collyre, de l'onguent miton-mitaine. Eh bien ! derrière l'œil se trouve une sorte de fungus, de champignon qui ronge et finira par atteindre l'autre si l'on ne se résout immédiatement à opérer l'ablation de cet organe.

On place le patient, et, avec une remarquable dextérité, l'opérateur lui enlève l'œil.

Quand le malade est pansé, il prend l'organe amputé ; les élèves l'entourent avec intérêt.

—Messieurs, leur dit-il, je vais vous faire voir ce fungus rongeur que je vous annonçais tout à l'heure. Voyez-vous ce point invisible ? Il indique sa place à l'intérieur. Vous allez voir quand j'aurai ouvert le lobe.

Et, d'une main hardie, il fend l'œil en deux et examine ; puis, souriant, finement :

—Ma foi, messieurs, la science tâtonne souvent ; je me suis trompé. L'œil était parfaitement sain.

Et jetant la chose dans le baquet aux détritus :

—Allons, faites entrer le No 4. En attendant le No 3 devait faire un joli nez !

VARIETES

En police correctionnelle : —Prévenu, votre domicile ? —Poste restante, mon président.

Fragment de dialogue : —Enfin, je lui ai dit qu'il était une brute et un idiot. —Et il ne s'est pas fâché ? —Pas du tout. Il est vrai d'ajouter que je lui ai dit ça sans aigreur, sur le ton de la conversation !

Il est question d'une vieille dame qui vient de mourir à l'âge de cent six ans : —Elle était vraiment aussi vieille que cela ? —Oui, et d'une lucidité ! Jusqu'à la veille de sa mort, elle a fait des scènes à son gendre !

Calino est domestique chez M. X... Celui-ci, agacé par ses continuelles stupidités, lui a dit de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Hier M. X... était dans son cabinet. Survient Calino qui se plante devant lui et commence à tourner sa langue dans sa bouche, suivant l'ordonnance. —Qu'est-ce donc, parle ! fait le maître impatienté. —M'sieu, dit Calino après avoir religieusement accompli le nombre de tours prescrits, c'est madame qui vient d'avaler une épingle...

L'Huile d'Argent guérit les Rhumatismes. Pas de guérison.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2 50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Grandes Courses au Trot

26 ET 27 JUILLET COURANT

A l'occasion du Jubilé de la Reine.

AU PARC LEPINE.

PREMIER JOUR, MARDI, 26 JUILLET

No 1—Bourse de \$200 donnée par l'hon. M. Mercier, divisée comme suit : 100 au premier, 50 au second, 30 au troisième, 20 au quatrième, pour chevaux nés et élevés dans la province de Québec. No 2—Bourse de \$150 pour la classe de 2.30 : 75 au premier, 40 au second, 20 au troisième et 15 au quatrième. No 3—Bourse de \$100 donnée par les collègues de l'hon. M. Mercier, pour la classe de 2.45, pour les chevaux nés et élevés dans la province de Québec, divisée en \$50, 25, 15 et 10.

SECOND JOUR, MERCREDI, 27 JUILLET

No 1—Bourses de \$150 pour la classe de 2.35, divisée en 75, 40, 20 et 15. No 2—Bourse de \$100 pour les chevaux appartenant aux bouchers ou hôteliers éligibles à la classe de 2.30, divisée en 50, 25, 15 et 10. No 3—Bourse de \$200 ouverte à tous chevaux, divisée en 100, 50, 30 et 20. N. B.—Entrée gratuite pour tous les cultivateurs de la province de Québec, pourvu qu'ils prennent leurs billets à la maison privée de M. Lépine ou à son hôtel. Tous les conseillers de la ville de Montréal auront entrée gratuite et seront admis sur le stand avec les ministres

CONDITIONS

Ces courses au trot sont pour 1 mille à répéter 3 dans 5, sous harnais, et seront conduites d'après les règlements de l'American National Trotting Association. L'honoraire d'entrée est de 10 pour cent. Quatre entrées trois trotants. L'argent devra accompagner chaque entrée. Les entrées seront closes samedi, 26 juillet et devront être adressées à

J.-B. LEPINE, Maisonneuve, comté Hochelaga.

Nous avons réduit.

— LES —

Etoffes à Robes

Pour 10 c., 12 c. et 15 c.

— VOUS AVEZ —

UN BEAU CHOIX

— CHEZ —

MATHIEU & GAGNON

NO. 1505

RUE NOTRE-DAME

L'HOTEL CANADIEN

D'OTTAWA

Depuis plusieurs années le public s'est plaint, avec raison, de ne pouvoir trouver un hôtel canadien de première classe à Ottawa. M. Georges Latrémouille a rempli cette lacune en ouvrant un magnifique établissement où les voyageurs trouveront tout le confort désirable : chambres spacieuses, bien aérées, meublées avec luxe dans le dernier goût. L'hôtel est au centre de la ville avec vues sur le Parc et la rue Sussex. La buvette renferme les vins des meilleurs crus. Les députés qui y ont logé pendant la dernière session se déclarent parfaitement satisfaits. Prix modérés. L'Hôtel Canadien est aux numéros

536 et 538 RUE SUSSIX

FEUILLETON DU "VIOLON."

MARIETTE

Le village n'était pas grand, mais il était bien situé, au fond d'un vallon normand, au bord d'un ruisseau bleu, entouré d'herbages et couronnés de bois feuillus. On n'y entendait ni les rugissements de la vapeur, ni les sifflets des chemins de fer; seuls, le tic-tac d'un petit moulin et les mugissements des bestiaux taquinaient les échos. Les habitants étaient doux de caractère et simples de cœur: on ne se rappelait pas qu'il s'y fût jamais commis un larcin, encore moins un crime. La paix régnait là comme dans les temps imaginaires, dont nous entretenaient autrefois les poètes.

Cependant, on y vit, un jour, s'y produire un fait abominable: un fils osa lever la main sur sa mère.

Le père était mort depuis longtemps, laissant un petit héritage dont la mère tutrice sut encore augmenter la valeur par son travail et sa prudence. Toute aux soins de sa petite ferme elle n'avait pu surveiller comme il l'aurait fallu l'éducation de son fils Pierre. Dès qu'il sut marcher, celui-ci se montra violent, emporté. "C'est la jeunesse, disait la mère, il faut que jeunesse se passe." Et elle se passait pour Pierre à tourmenter les animaux, à dénicher les nids et à battre ses camarades. Il était vigoureux et fort et ne négligeait rien pour le faire sentir. A l'école, il marquait une vive intelligence, ne travaillait pas et savait tout. L'instituteur, un brave homme, très instruit, avait pour ce mauvais sujet des faiblesses paternelles. Il le punissait rudement, mais jamais il ne lui faisait faire ses punitions. Le soir, il avait plaisir à lui apprendre tout ce qu'on n'enseigne pas d'ordinaire dans les écoles primaires, mais il le faisait sous forme de causeries. S'il avait voulu donner des leçons, l'élève ne serait pas revenu. Il revenait, au contraire, avec plaisir, mais là, comme au foyer maternel, on avait pour ses fautes une indulgence coupable.

Heureusement pour lui, Pierre n'avait pas d'ambition. Il ne rêvait pas de devenir clerc de notaire, ou avocat, ou officier de santé. Il était paysan et comptait bien rester paysan, élever des bœufs, comme son père, faire le commerce de beurre et de fromage comme sa mère, mais il voulait quereller à loisir et battre à son aise, bon garçon au fond, mais terrible dans ses colères. Il perdait la tête à la moindre contradiction, et, pour une raillerie, il aurait tué son homme, ce qu'il aurait fait à dix-huit ans, si le maire, son adjoint, le garde champêtre et la moitié du conseil municipal ne l'en avaient empêché. La cause était sérieuse, jugez-en:

C'était un dimanche. On causait au cabaret autour d'un pichet de cidre.

—Tu crois être le seul, lui dit un de ses camarades, qui parle à Mariette?

—Mariette est une honnête jeune fille, et elle est trop jeune pour qu'on lui parle.

—Trop jeune! elle va avoir quinze ans. Le fils Sonnevillle ne la trouve pas trop jeune, lui.

Mariette était la fille de l'instituteur et Sonnevillle un riche propriétaire du canton.

—Tu mens, répliqua Pierre, et je te défends de mal parler de Mariette.

—Ah! ah! tu en tiens donc, mon gars?

—Si j'en tiens, ça ne te regarde pas. Mais je te répète que Mariette est trop jeune.

—Alors pourquoi lui fais-tu la cour? Je t'en avertis, le fils de Sonnevillle a de l'avance.

—Je te dis que tu mens.

Il y avait là les gens les plus sérieux du pays, les autorités du lieu, la force armée. On avait vu Pierre blémir, et quand Pierre était blême, les coups n'étaient pas loin. Il avait saisi le pichet vide; on le lui arracha des

mains, il prit une chaise et, comme il la levait sur la tête de son adversaire, on poussa celui-ci et la chaise en retombant se brisa. Il tira son couteau.

—Pierre, s'écria le maire, vous allez commettre un crime!

Pierre s'arrêta soudain, remit son couteau dans sa poche et, rappelé à la raison, se rassit.

—C'est bon pour une fois, dit-il, mais retiens ta langue, sinon je te la coupe.

—Et il le ferait comme il le dit ajouta le garde-champêtre.

Pierre allait avoir vingt ans. L'idée lui avait pris d'aller voir la ville, la grand-ville, non qu'il fût devenu tout à coup ambitieux et qu'il eût la pensée de s'y établir, il voulait s'amuser, comme tant d'autres. On lui avait tant dit que Paris était le paradis des joies et des fêtes; mais il ne se contenterait pas d'y aller par les trains de plaisir et d'y passer une journée comme quelques-uns de ses compatriotes. Il avait conçu la pensée de s'y installer pendant un mois et d'y mener la vie orageuse d'un fils de famille. Pour faire cela, il demandait deux mille francs à sa mère, à valoir sur les comptes de tutelle.

Quel était le mauvais génie qui avait soufflé cette idée au pauvre Pierre et qui lui avait en même temps révélé les mystères de la procédure? Car il parlait de procès, le malheureux garçon, de procès à faire quand il serait majeur, et sa mère, en bonne ménagère normande, en savait assez sur ce point délicat pour ne pas s'effrayer des vaines menaces de son fils. Elle prétendait ne point jeter par les fenêtres l'argent de son enfant, et lui garder ces deux mille francs qu'il avait la fantaisie de gaspiller.

Dans une de ses courses au marché de la ville voisine, Pierre avait rencontré un de ces drôles frottés de procédure, qu'on appelle "avocats de village", et qui vivent aux dépens de leurs dupes. Quoique Pierre fût très intelligent, la faconde du procédurier l'avait séduit, et il était rentré au village tout imprégné de ses doctrines. La bonne paysanne fut d'abord étonnée quand elle entendit son fils lui parler de sommations de mise en demeure, et comme elle avait aussi la tête de Normande, elle répondit vivement:

—Je connais mes droits, tu n'auras rien avant le jour de ta majorité.

La scène avait pour témoin, la petite Mariette, la fille de l'instituteur, qui venait assez fréquemment, depuis quelque temps, visiter la mère de celui qui l'avait si chaudement défendue. Mariette avait alors dix-sept ans et passait pour une fille de tête et de vertu, malgré les méchants propos qu'on avait voulu faire circuler sur son compte.

Elle regardait avec anxiété le jeune homme.

Il avait cette pâleur qui, chez lui, annonçait l'orage.

—Ma mère, dit-il, vous me donnez l'argent que je vous demande. Il est à moi.

—Il sera à toi dans un an, répondit la mère, avant, tu ne l'auras point.

—Je l'aurai, ou sinon!

Il se précipita sur sa mère, le poing levé; mais au lieu de trouver sa mère devant lui, c'est Mariette qu'il rencontra. Elle était droite et fière, l'œil tendu comme un arc prêt à lancer le trait.

Pierre, sous ce regard qui fouillait au fond de sa conscience, s'arrêta; son front s'inclina et son bras sacrilège retomba le long de son corps.

Il ne prononça pas une parole, tourna sur lui-même et s'éloigna. Quand il revint, une heure après, Mariette n'était plus là et la mère était seule.

Il se mit à table pour le souper, ne mangea pas, ne desserra pas les dents, mais, de temps en temps, quand il croyait ne pas être vu, il regardait sa mère et ses yeux étaient humides.

Il fut trois jours sans revoir Mariette, trois jours qui lui parurent bien longs. Cependant, il n'osait pas aller chez l'instituteur. Si celui-ci avait été informé de sa conduite odieuse, lui aurait-il ouvert sa porte?

Tout le troisième jour, il erra autour de l'école. Il revenait désespéré lorsque, passant près d'un petit clos fermé par un mur en pierres sèches, à hauteur d'appui, il aperçut Mariette qui ramassait des fruits.

—Mariette, s'écria-t-il.

La jeune fille se leva la tête. Eclairée par les rayons d'or du soleil couchant, elle était charmante; mais son regard était froid et dur.

—Mariette, dit Pierre, pourquoi ne venez-vous plus à la maison?

—Parce que vous êtes méchant.

—Mariette!

Mariette ne l'écoutait plus; elle s'était éloignée. Pierre eut bonne envie de se mettre en fureur, mais il n'y put parvenir. Il demeura seulement triste.

Le lendemain, il la vit debout sur le seuil de l'école. Il s'approcha d'elle. Il tremblait, il avait peur.

—Mariette, est-ce vrai, lui dit-il; je suis méchant?

—L'homme qui lève la main sur sa mère est un homme méchant, répondit-elle.

—O Mariette, vous avez raison, mais si vous saviez comme je le regrette, vous me pardonneriez.

—Ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon, c'est à votre mère. L'avez-vous fait?

—Non, pas encore.

—Il faut le faire, tout de suite. Venez avec moi.

Et, sans attendre la réponse, elle prit le grand jeune homme par la main, la petite fille, et le conduisit vers sa mère. Quand celle-ci les vit entrer, elle pensa qu'ils ne venaient pas pour rien.

Pierre, la tête basse, s'avança vers elle.

—Non, pas ainsi, dit Mariette, à genoux!

Ce grand gaillard, ce colosse de vingt ans, poussé par la main frêle de la jeune fille, s'inclina et tomba aux pieds de sa mère.

—Ma mère, dit-il à travers un sanglot, me pardonnez-vous?

La mère avait depuis longtemps pardonné. Elle ouvrit ses bras et son fils s'y précipita en pleurant. Mariette aussi pleurait dans un coin.

—Étes-vous contente Mariette, demanda Pierre?

—Oui, pour aujourd'hui, mais vous recommencerez.

—Jamais!

—Quel gage m'en donnez-vous?

—Voulez-vous être mon ange gardien?

—Écoutez Pierre, parlons sérieusement. Si d'ici un an vous ne vous êtes pas mis une seule fois en colère, si vous n'avez battu ni menacé personne, eh bien, je me déciderai peut-être.

Pierre en fit la promesse et la tint. Depuis lors il fut un fils soumis pour sa mère, un doux compagnon pour ses amis et pour sa femme un mari fidèle et obéissant.

FIN

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le

Mercredi, 20 Juillet 1887

— SERA DE —

\$60,000.00

COÛT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00

Deuxième Série - - - 25 cts.

— Demandez le catalogue des prix —

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,

19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

FIRE-WATER PROOF



PAINT

NE LISEZ PAS CECI!

PEINTURE CAOUTCHOUC

Couleurs Rouge et Brun - \$ 1.10

Cerise et Jaune foncé - - - 1.25

Toute autre nuance pale - - - 2.00

Vert à persiennes - - - - 4.00

par gallon.

Après 15 années d'observations spéciales il a été prouvé que la peinture caoutchouc reste inaltérable.

Ces peintures couvrent une superficie de 500 à 600 pieds par gallon sur le bois blanchi.

Ces peintures sont garanties et si elles ne sont pas telles que nous les représentons, nous remettrons l'argent et rembourserons les frais encourus.

A. A. WILSON & Cie

219 et 221, rue St-Paul, Montréal.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THERÈSE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

Jno

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE

ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,

45, PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL

Boîte 880 B.P.